

Le mur des lamentations (ou le comptoir des plaintes)

Christine Martel

Number 86, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45893ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martel, C. (2003). Review of [Le mur des lamentations (ou le comptoir des plaintes)]. *Inter*, (86), 26–27.

Le mur des lamentations (ou le comptoir des plaintes)

Christine MARTEL

On le sait déjà, les artistes du duo COOKE-SASSEVILLE ne font pas dans la dentelle. Il suffit d'avoir vu une seule de leurs installations pour comprendre qu'ils ne mettent pas leurs gants blancs de caoutchouc quand il s'agit, puisqu'il s'agit souvent, de parler des relations amoureuses et qu'ils ne se gênent pas pour manipuler une symbolique qui oscille entre la citation de l'humain et la convocation du divin. *Le mur des lamentations*, qui a été présenté à Langage Plus à Alma du 17 octobre au 16 novembre 2003, n'échappe pas à la règle et ne laisse lui non plus

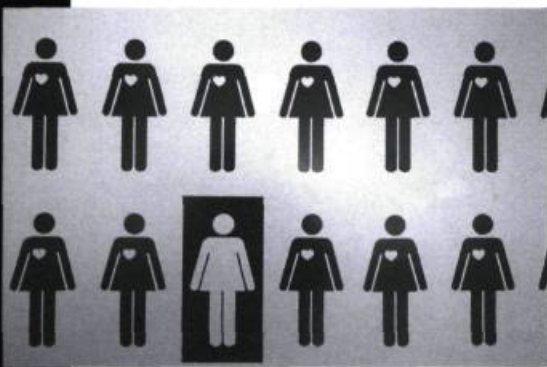
rideaux de douche nous protègent des éventuelles éclaboussures. Enfin, perplexes, l'on n'a le choix que de sortir par la porte indiquée « sortie » pour se retrouver en sens inverse dans l'entrée.

Jusqu'ici, le parcours opérait : l'opposition des genres, la rencontre obligée et contrefaite, l'espace de ravissement, chacun prenant son rang et attendant son tour pour l'identification. Jusqu'à cette pièce, ce lieu de soulagement que l'on doit indubitablement traverser pour s'évader, dernier bastion d'une intimité partagée et dans un lieu vulgaire : c'est là qu'on est tamponnés, remis en question, ébranlés. Quelque chose brouille les pistes pour nous écarter du sujet. On croit avoir affaire au sexe, on a affaire au sexe, on a l'habitude d'avoir affaire au sexe et à ses sbires, mais les organes génitaux qui se relâchent dans le tas de vaisselles deviennent accessoires ; c'est la vaisselle qui excède la règle, la mesure convenable, qui nous détourne des pénis et des vulves qui suintent devant nos yeux et qui plus tôt prenaient d'emblée toute la place. La maudite vaisselle ! Hé oui, qui n'a pas reçu ou émis de doléances au sujet de l'entretien ou de la disposition de celle-ci avec quel que être aimé ? Qui ne s'est pas acharné à



pervertir une relation idyllique sous prétexte de discussions insignifiantes sur cet ordinaire ou sur un autre de même basse nature ? Qui ?

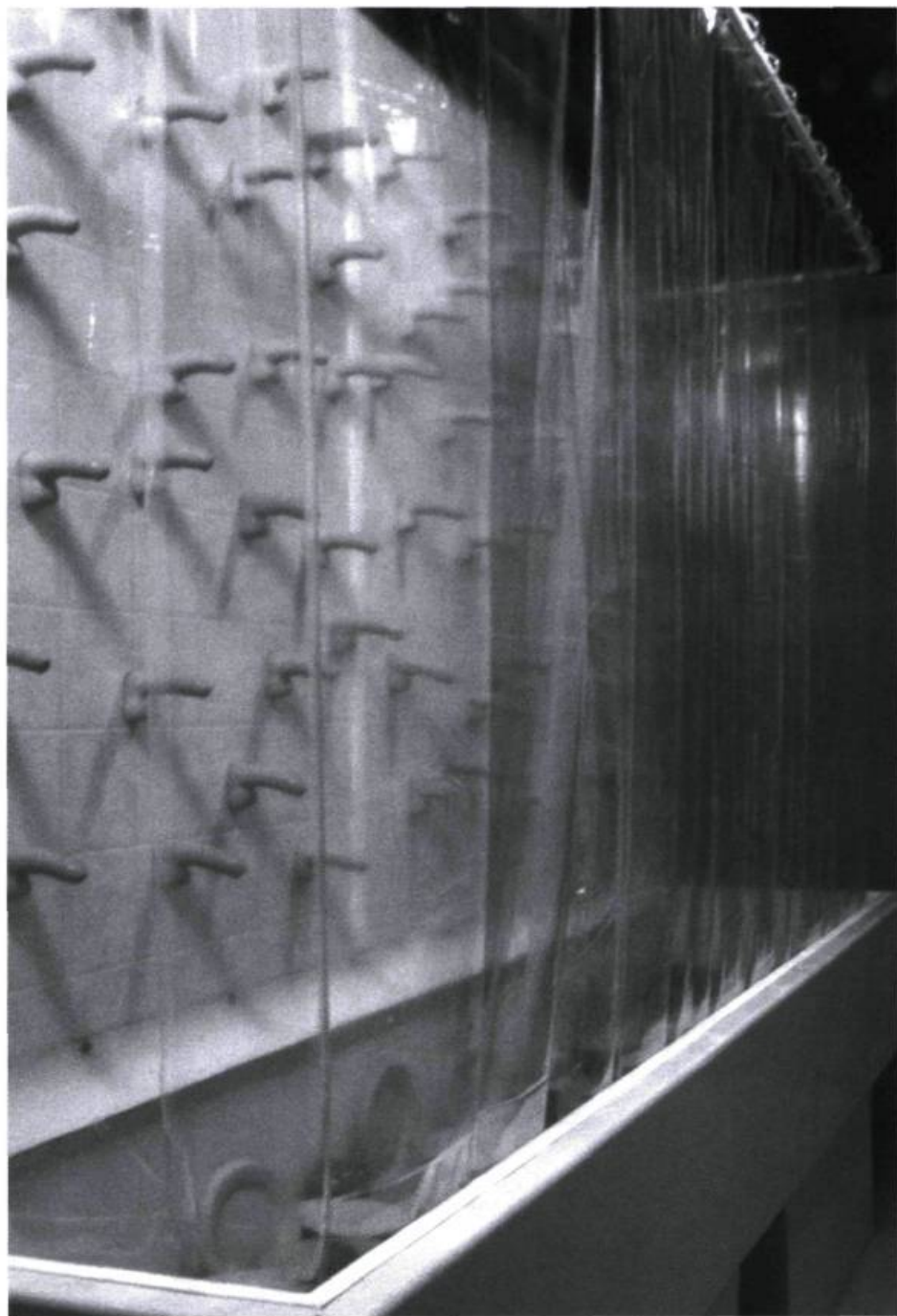
Ce qui s'oppose ici, c'est le sacré et le profane, l'inaccessible et l'aliénable ; la chimère se heurte à la raison et la folle du logis rentre à la maison. Y a-t-il encore du désir après la vaisselle ? Y a-t-il toujours de l'amour au cycle séchage ? Question légitime et bien de son temps, et dont on peut sans doute *extensionner* l'application à bien d'autres champs humains de relations, en y plaquant tout simplement le gabarit pour déterminer la ligne-frontière à ne pas franchir. Le sujet peut donc paraître éculé, mais le regard est direct et franc, sans

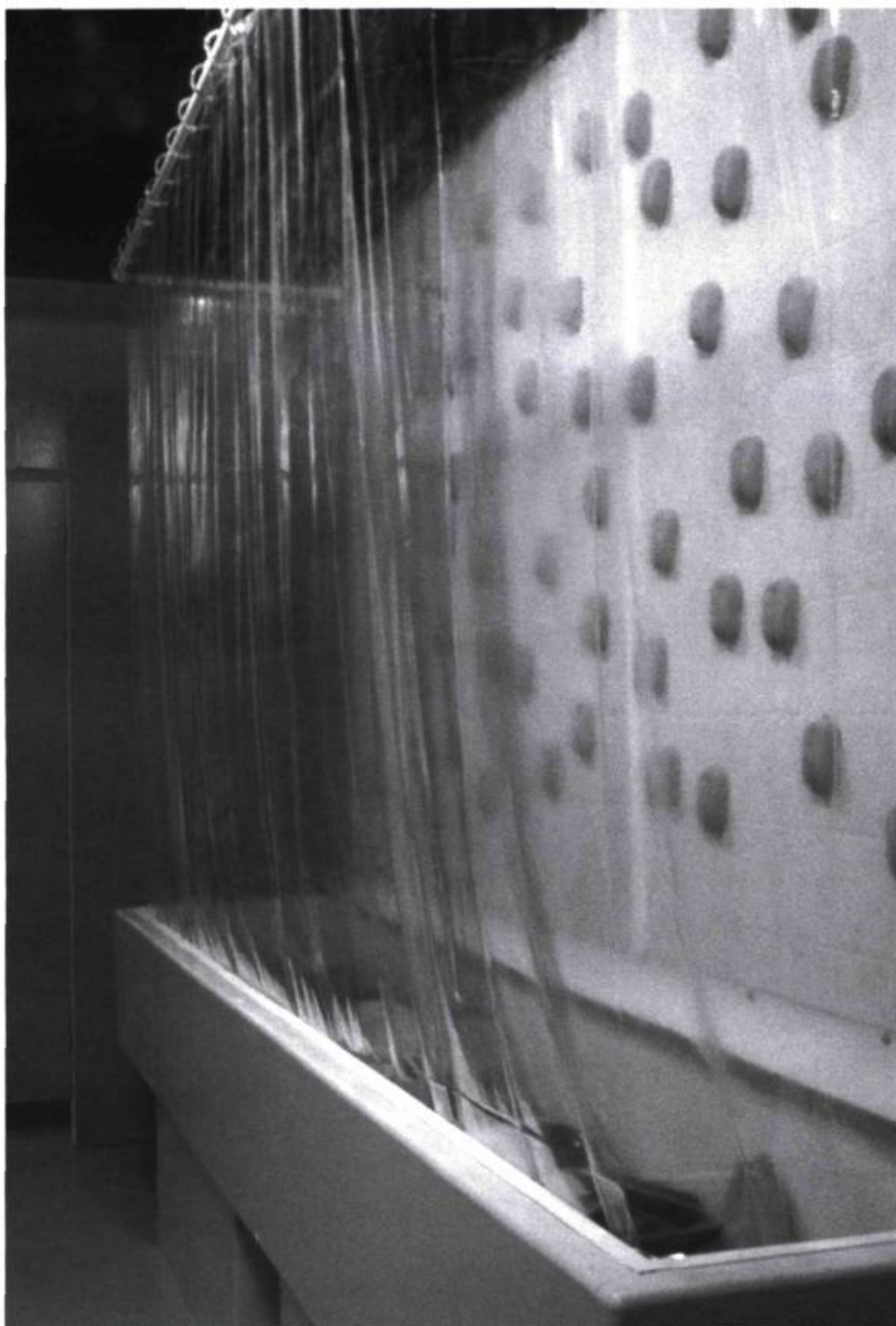
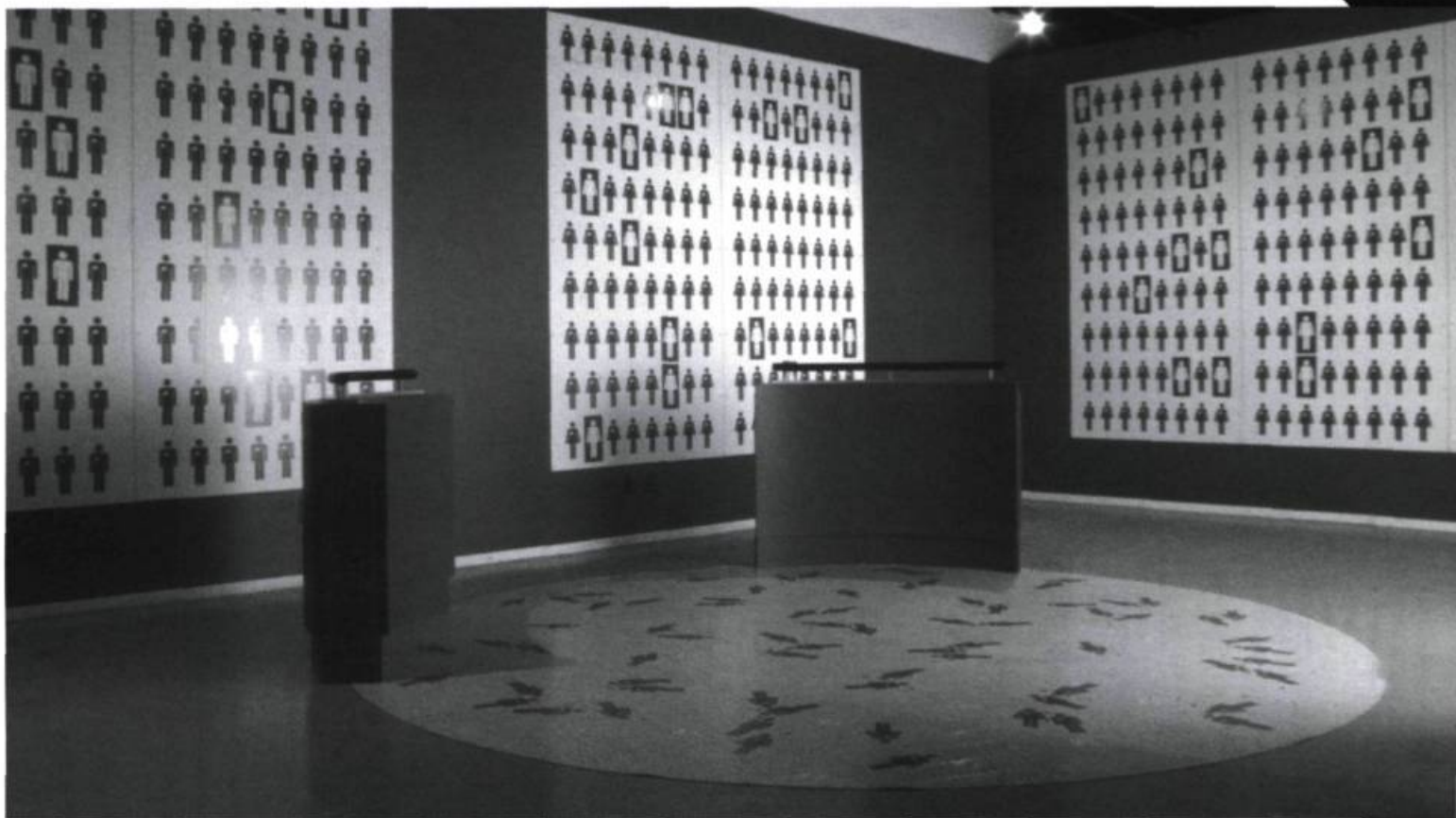


personne sans réaction ; le prouve l'effusion généralisée de rires timides et mitigés fusant du labyrinthe lors des visites. Temple dédié au quotidien de l'amour, l'installation corpulente ne semble prendre aucun détour pour révéler ce qu'elle a à montrer. Mais dit-elle vraiment ce qu'elle paraît crûment dire ?

Dès l'entrée dans la salle, nous nous retrouvons devant un mur blanc avec de chaque côté des portes battantes, comme celles de cabines de plage, clairement identifiées à l'aide de pictogrammes familiers et bleus dont on a retiré le cœur : pour homme à gauche, pour femme à droite. Au centre il y a deux autres portes, comme dans un saloon, mais qui ne pourront être utilisées qu'au retour. On pénètre dans l'enclave, en longeant les corridors attirés aux deux sexes, pour aboutir à une piste ronde sur laquelle sont appliqués les mêmes pictogrammes que tantôt, mais en désordre et flanqués des cœurs bleus, espace miroitant sous les feux d'une boule à facettes, cette convention universelle et intemporelle du lieu de rencontre des danseurs. Sur trois murs sont tapissés en alignements, d'un côté mâles et de l'autre femelles, les mêmes idéogrammes usuels et sans cœurs, ceux qui sont allés s'abîmer sur le plancher. Au hasard, certains personnages n'ont laissé que leur empreinte en négatif sur le mur, et ce sont ceux-là mêmes que l'on retrouvait dès notre arrivée, disposés pêle-mêle sur le prélat de danse : on dirait qu'ils ont pris une pause et qu'ils ont quitté momentanément leur rang. Deux accoudoirs en demi-lune permettent aux spectateurs qui le choisissent d'observer la scène et de rester en retrait. La salle bleue et blanche est froide mais rassurante et permet un moment d'arrêt et de regroupement, juste le temps de tourner les talons et de revenir sur nos pas.

Ensuite, au milieu, deux portes rouges qui avaient déjà attiré notre attention s'ouvrent sur un cénacle pourpre, une salle d'eau qui emprunte et fusionne les clichés de cuisine et de salle de bain, céramique blanche sur cloisons rutilantes, éviers, urinoirs, rideaux de douche transparents, pour agencer un espace hybridé où l'on convoque l'asepsie. À gauche, des sexes mâles aguichants, à droite, des sexes femelles éloquents, qui saillent et se confrontent, urinent dans les baignoires-auges mises à leur disposition plus bas, lesquelles sont remplies de vaisselle : grandes assiettes, petites, tasses et soucoupes marinent dans le liquide qui se recycle sans fin. Les





complaisance, sans artifices : nous sommes confrontés à la constitution et à la pérennité de la chose ; faut-il aimer ou détester la chose, s'y complaire ou la dénoncer ? *Le mur des lamentations* est une loupe, tantôt cynique, tantôt désopilante, qui nous met la réalité en pleine gueule, la gueule en pleine réalité. Mais on ne se fout pas de celle-ci, pas plus qu'on ne la rassure de quelques tapotements : on lui propose simplement de rire et/ou de pleurer, jaune, aux éclats ou à chaudes larmes, d'être charmée ou heurtée, de réagir et d'être remuée. C'est réussi. COOKE-SASSEVILLE ne laissent personne indifférent.

